L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 14 MAI 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI, 14 MAI 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La Louisiane et la Floride.

Il y aurait un bien joli volume à faire sur l'art de se rendre célèbre et d'attirer à soi les capitaux. On y apprendrait bien des choses intéressantes et instructives ; on s'y apercevrait que la renommée ne va pas toujours trouver le mérite véritable et que les capitalistes eux-mêmes, qui sont si défiants, si difficiles à persuader, ont une certaine prétention à l'infaillibilité, se trompent quelquefois de chemin et font des placements, sinon mauvais, au moins médiocres, quand ils pourraient en trouver d'excellents.

Dans la liste des villes et des Etats qui ont su profiter le grand art la conquérir la popularité et la richesse, ni la Nouvelle-Orléans, ni la Louisiane ne brilleraient au premier rang. On les y verrait, après avoir joué dans le Nouveau Monde un rôle éminent, décliner peu à peu, rester stationnaires, tandis que tout va de l'avant autour d'elles, et se laisser reléguer au second et troisième plan. Il faut passer sa vie à parcourir les revues économiques du pays pour se rendre compte de cette étrange situation.

Ces feuilles périodiques, dont quelques-unes sont écrites avec un grand talent et une impartialité au-dessus de tout éloge, suivent du mouvement qui se produit dans le monde industriel et agricole ; elles sont à l'affût de toutes les nouveautés, elles font ressortir les avantages de tous les Etats de l'Union, depuis ceux qui bordent le Canada jusqu'à ceux qui baignent le golfe du Mexique.

Il y est, à tout moment, question de l'Alabama, des Carolines, des Virginies, de la Floride. Ce sont les Etats du Sud surtout qui profitent leurs curiosités, attirent leurs attentions. Rarement, bien rarement le nom de la Louisiane y est prononcé. Ce silence presque perpétuel finit par vous causer une pénible impression.

Instinctivement, vous en chercher la cause, vous croyez quelquefois la trouver dans l'antipathie, dans l'aversion ; il n'en est rien, car enfin nous n'avons pas plus démérité que les autres Etats de la section aux yeux de l'Ouest ou de la Nouvelle Angleterre. Seulement, le Texas, l'Alabama, la Floride se remuent, ils font parler d'eux. Ils envoient des agents recruter des étrangers, des colons ; ils inondent l'Union et les Etats de l'Europe, d'où part le flot de l'émigration, de brochures où l'on vante leurs richesses naturelles, leurs trésors minéralogiques, on l'on fait au fermier ou à l'ouvrier de fabuleux des offres avantageuses. Ils ne se laissent jamais oublier. Toujours vous les voyez sur la breche, adressant des appels à ceux ci, attirant ceux-là par de magnifiques promesses. On forcerait de grosses bibliothèques, rien qu'avec les petits livres qui courent le monde sur la Floride, sur les beautés, les douceurs du pays, sur les ressources du sol ; rien qu'avec les guides du voyageur, les manuels du touriste, les cartes, les documents, les prospectus de toutes sortes que les agents de cet Etat, ceux des compagnies de chemins de fer et de bateaux, y vaquent répandre à profusion au Nord, en Europe.

Parcourez ces petits volumes, ces brochures, ces feuilles volantes : on y parle en termes pompeux, des magnifiques orangeries de la Floride, des superbes cours d'eau de la Floride, des sources d'eaux minérales, de la luxuriante végétation de la Floride. Les autorités, les agents de l'Etat ont trouvé le secret d'intéresser les spéculateurs à ses progrès, de faire de certaines de ses villes le rendez-vous de quelques millionnaires du Nord, qui sont enchantés de voir doubler, quadruplier, décupler la valeur des propriétés qu'ils y ont acquises. De là, le mouvement qui entraîne, vers les côtes de cette presqu'île, tant de touristes, tant de capitalistes, tant de personnes opulentes qui, par tempérament ou pour cause de santé, fuient les rigueurs des hivers du Nord.

Pourquoi n'en est-il pas de même de la Nouvelle-Orléans, de la Louisiane ? Notre climat ne vaut-il pas le sien ? Notre sol n'est-il pas plus riche, plus fécond en ressources ? Ne trouve-t-on pas sur notre territoire, et en plus grande abondance, tout ce qu'elle produit, et ne fournissons-nous pas au monde une foule de choses qu'elle ne peut lui donner ? Si nous sommes parfois, et à de rares intervalles, exposés à des froids vifs, à des gelées désagréables, en est-elle complètement exempte ? Non, certes, mais on n'en a pas habilement prôner ses beautés, ses ressources ; la grande spéculation n'est pas de sa partie, et, tout naturellement, la mode s'en est ensuite mêlée.

Nous sommes, sous ce rapport, dans un état d'infériorité malheureusement trop réel. Inutile même d'insister sur le fait, tant il est évident.

Ce ne sont pourtant pas les occasions qui nous ont manqué pour nous faire connaître. Mettons de côté, pour le moment, le Texas, l'Alabama, nos voisins ; ne nous occupons que de la Floride.

Nous sommes cent fois mieux situés qu'elle pour conquérir la renommée, la popularité ; nous nous en trouvons pas, comme elle, relégués dans un coin du Continent, entourés d'une mer houleuse et de récifs perfides qui rendent l'accès du pays extrêmement dangereux. Nous sommes sur la grande route du commerce, et notre port est un des plus vastes, des plus sûrs qu'il y ait. Nous sommes le grand, le seul point intermédiaire entre les deux Continents qui forment le Nouveau monde. En vain, vous en chercheriez un autre, vous ne le trouveriez pas, on ne refait pas la carte, et il n'existe qu'un Mississippi. Il est si vrai que nous sommes le trait d'union naturel, forcé, entre le Nord, d'un côté, et l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud, de l'autre, quequand il s'est agi d'ouvrir une grande Exposition dont le but avoué était d'établir d'étroites relations industrielles et commerciales entre toutes ces contrées, c'est nous qu'on a choisis pour en être le siège. Ce choix, nous ne le devons ni aux sympathies de ceux-ci, ni aux préférences de ceux-là, mais à notre situation exceptionnelle, aux privilèges merveilleux qu'elle nous donne —privilèges qu'on peut nous envier, mais qu'on ne songe pas à nous contester.

Si donc nous ne sommes pas suffisamment connus, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous avons montré une apathie vraiment déplorable. Tandis que les autres Etats allaient solliciter les étrangers, nous attendions que les étrangers vinssent à nous ; tandis qu'ils faisaient mille démarches, mille avances, qu'ils ne reculaient devant aucune dépense, pour attirer immigrants et capitaux, nous nous croisions les bras, en attendant que capitaux et immigrants vinssent spontanément nous trouver. En cela nous avons commis une erreur qui nous a été funeste jusqu'aujourd'hui, qui nous sera fatale dans l'avenir, si nous ne changeons immédiatement de conduite.

C'est l'an dernier seulement que nous avons songé à former une société d'immigration, à envoyer quelques agents à l'étranger, et qu'à cette occasion, nous avons fait imprimer quelques brochures convenables, correctes, mais bien tièdes, bien pâles, en comparaison de celles qu'ont produites la Floride, depuis quatre ou cinq ans, et le Texas, depuis un quart de siècle. A part les quelques brochures, les prospectus qu'a emportés M. Morrison, dans son premier voyage et qu'il va emporter encore, dans quelques jours, rien, absolument rien. Comment ne serions-nous pas distancés par les Etats voisins, qui déploient une activité infatigable, alors que nous croupissons dans un coupable fâr niente ?

Sortons donc de notre torpeur. Il nous est d'autant plus facile de nous faire apprécier à notre juste valeur, que nous sommes au milieu d'une grande Exposition universelle qui a été, pour nous, la plus gigantesque, la plus heureuse des réclames, que nous n'avons plus à attirer les attentions sur nous, mais seulement à les y fixer. Presque toute la besogne est faite ; nous n'avons qu'à suivre le mouvement imprimé, peu d'efforts sont maintenant nécessaires pour nous assurer le succès ; mais au moins faisons les, et ne restons pas bénévolement au dernier rang, quand notre situation nous donne le premier, et que l'intérêt, le devoir, nous ordonnent de le prendre.

Le *Piccolo*, de Naples, dit avoir reçu des informations qui suivent sur ce qui s'est passé à la dernière réunion du collège des cardinaux.

On a soulevé la question de la succession papale et un groupe de cardinaux a exprimé l'opinion que, une fois le pouvoir temporel du pape supprimé, il n'y a plus de raisons pour considérer le saint-père comme un prince italien et pour maintenir en vigueur la bulle qui interdit l'élévation à la tiare de cardinaux étrangers. L'opinion de ce groupe a rencontré une vive opposition de la majorité du collège et Léon XIII, avant de se prononcer, a soumis la question à un comité de cardinaux spécialement nommé à cet effet.

M. Emile Ollivier a fait, le 28 avril, à la salle Albert-le-Grand, Paris, sa seconde conférence sur le Concordat en France, devant un auditoire aussi nombreux que le premier jour. En voici la péroraison :

Je ne puis me défendre — je tremblerai d'autant mieux — d'une certaine tristesse. De toutes parts s'agitent des problèmes sérieux ; notre démocratie est jeune et forte, mais il faut beaucoup lui apprendre. Un certain groulement nous prévient qu'il faut agir vite. Il faut avant les explosions et l'on perd le temps à discuter la seule question bien résolue et sur laquelle il n'y a pas de danger. Etre autoritaire à outrance dès qu'on se tourne vers le peuple, c'est une faute grave, sans aucun doute, qu'on peut réparer ; mais c'est une faute qui, si elle se prolonge, peut amener une révolution religieuse qu'on aura de plus à subir. Et ce n'est pas peut-être un est trop encore à le faire. Bah ! tout n'est aujourd'hui qu'œuvre de parti. Qu'importe ! L'abbé qui prend son trait suspecté d'être du parti qui dure le, oublie. Une cause juste, de plus, une modération, et avec vaillance est certaine de triompher.

L'orateur a posé sa candidature aux prochaines élections.

On écrit, de Vienne, au *Journal des Débats* du 28 avril :

Il serait bien difficile de saisir au passage et d'exposer dans une lettre toutes les nouvelles plus ou moins contradictoires qui courent en toutes les capitales sur ce qui fait sur la situation générale de l'Europe, tous les bruits qu'on entend, toutes les craintes qui sont déjà exprimées. Ainsi, avant-hier, on disait à Vienne que la Hongrie, non seulement des partis radicaux les plus effrénés, dont chacune a sa politique particulière, mais encore des partis modérés, les hommes d'Etat, enfin, qui ne rêvent rien moins que pas, veulent le croire tout-à-fait sûrs de la guerre. Tous les « faits » présentent toutes les combinaisons se heurtent tous les discours, mais portent toujours la marque de l'Europe et pousse bruitant sont dans le cabinet, dans les salons, dans la salle de restauration des journaux, sont dans les salons et dans les salles. Pour quoi ? Par quoi ce, comme probable la guerre entre l'Angleterre et la Russie, et qu'un événement de cette nature est bien propre, si, ne la rend hypothèse, à donner la bande à tous les esprits à les exciter à les exalter à les inquiéter, elles attiser. Cela dépend de la nature de l'acteur.

Pour moi je sens parmi les impulsions l'excitation de la guerre me passer et en effet vraisemblable et encore plus surtout probable. Je cette opinion m'est exclusivement personnelle. Il ne s'agit ici ni de l'opinion mais je la tenons pour les trois toutes les personnes qui ont suivi de près quelque année l'histoire diplomatique de l'Europe et qui en connaissent le sujet les les plus. On tient à la guerre parce qu'on sait comme que M. de Bismarck la désire. Le discours prononcé par le sous-secrétaire d'Etat de Prusse. Nous lisons tous les jours avec curiosité et avec anxiété les journaux allemands qui reproduisent le moins la pensée diplomatique du chancelier. Nous les lisons tous d'ailleurs, et vous savez que ces journaux allemands depuis le premier jusqu'au dernier, sont admirablement embrigadés au point de vue de la politique extérieure et qu'ils obéissent ou devraient aux moindres suggestions. De la presse allemande, et tant avec une unanimité qui est impossible de n'être pas frappé. Au moment où la presse de l'autre côté semble traite de la guerre, à l'horizon en examine les causes, en calcule les conséquences, seule la presse allemande se contente de donner des nouvelles brutales et s'abstient de les apprécier. Il est clair que M. de Bismarck se tient sur une extrême réserve. Peut-être se garde-t-il d'indiquer une opinion de peur que des esprits trop prompts ne la prennent pour un conseil. Cela est arrivé. Quoi qu'il en soit il n'est pas de directive d'où tient mais personne n'est sûr qu'il agisse pas.

Nous trouvons, dans une lettre de Rome, du 25 avril, de M. R. de Monferrier, au même journal, une nouvelle qui est accompagnée de détails bien plus complets que ceux que nous avons donnés d'après une dépêche antérieure de nos journaux de Paris.

Le Popolo romano — dit le correspondant — publie ce matin un article fort important sur lequel il appelle l'attention par une disposition typographique insolite. Cet article évidemment officieux a pour but de faire ressortir l'Italie n'a aucune ouverture à l'Angleterre pour la remplacer en Egypte et que, en cas de conflit elle se gardera bien de donner à la Grande-Bretagne un appui direct ou indirect.

Je n'ai rien à ajouter à tout ce que vous reporte que tant que l'Europe ne sera en quelle est l'Italie ne se séparera jamais sérieusement de l'Allemagne. Or, il est clair que ce moment c'est du côté de la Russie qu'il faut chercher. Il a vu de quelques lignes de la Norddeutsche Allgemeine Zeitung pour protester les déclarations nettes et précises du Popolo romano.

Voici, d'après la *Petite France*, quel serait le sens général des instructions que le ministre de l'intérieur de France a données aux préfets :

Ne pas recommencer contre le passé, favoriser l'union de toutes les forces du parti républicain et, comme conséquence, éviter toutes les mesures susceptibles de diviser ou de morceler.

Bien indiquer aux populations les différences qui existent entre la politique du nouveau ministère et celle du cabinet précédent.

Laisser cabinet à soulevé beaucoup de questions et n'en a résolu qu'un très petit nombre.

Le nouveau cabinet s'attachera à résoudre les questions posées et à en soulever que le moins possible de nouvelles.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington paroisse St. Tammany. Louisiane.

On télégraphie de Madrid, 25 avril :

La choléra avant fait quelques victimes à Sueca, ville de 8,000 âmes, située à cinq lieues de Valence, un médecin catalan est allé à Valence. Il inoculer le choléra par la vaccine. S'inspirant des travaux de M. Pasteur et du docteur Koch, il a vacciné avec des bacilles, introduits à l'aide d'injections hypodermiques, quatre vingt-trois personnes, dont trois le médecin ; ceux-ci, après deux jours de malaise, présentant des symptômes de choléra, sont rétablis et jugés hors de l'épidémie.

La faculté de Madrid a envoyé deux docteurs pour suivre les travaux de ce médecin qui est déjà entouré de docteurs français, anglais, allemands, espagnols, lesquels feront des rapports.

A Paris, la mortalité par fièvre typhoïde observée depuis le début de l'année équivaut à une mortalité annuelle de 56 décès par 100,000 habitants, proportion inférieure à celle qu'on observait depuis 1880, ainsi qu'il est facile de le constater par le tableau suivant :

1877	61
1878	40
1879	53
1880	97
1881	95
1882	149
1883	91
1884	72
1885 (période du 1er janvier au 18 avril inclusivement)	56

Entre voyageurs gascons.

—Connaissez-vous l'arbre qui produit les marrons glacés ?

—?!

—C'est un marronnier qui pousse au pôle nord et dont les fruits sont saisis par la gelée au moment de leur éclosion.

—Ah bah ! Et vous, avez-vous rencontré le pralinier ?

—!!!

—C'est un arbre qui ressemble au groseiller ; ses fruits sont tantôt rouges et tantôt gris.

Louisiane.

Le *Bulletin*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 9 mai :

Les récoltes commencent à lever ; le maïs est très florissant.

L'eau baisse lentement, et l'on n'a aucune crainte d'inondation.

—Nous avons des légumes en abondance sur notre marché, surtout des laitues, des choux, des pois.

Il se fait à Marksville des améliorations considérables ; partout on entend le marteau du charpentier.

Le *Review*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 9 mai :

Le coton et le maïs ont une excellente apparence dans nos champs. En général, les récoltes sont magnifiques ; elles ont fait beaucoup de progrès cette semaine. Le temps, du reste, semble très favorable, et si les choses continuent ainsi, on peut prédire que nos fermiers feront d'excellentes affaires. Mais nous avons beaucoup de fièvres, ce qui assombrit la situation.

On craignait que les pluies de cette semaine ne nuisissent au coton, à la canne ; elles ne leur ont fait que du bien ; seulement les travaux de ferme ont été retardés.

—Nous apprenons que M. Carroll Moreau, de Par-en-Haut, a deux ou trois acres sur lesquels le coton a atteint déjà trois ou quatre pouces de hauteur. Le coton a été semé de très bonne heure dans une excellente terre. Si le temps continue à lui être favorable, M. Moreau est certain d'avoir le ruban bleu.

—Nous apprenons, au dernier moment, que le voisinage de Mansura a été éprouvé par un violent ouragan, mercredi soir. Le vent soufflait en tempête, il a renversé une cabane et de nombreuses barrières. A Cocoville, il est tombé de la grêle. Entre Moreauville et Bunkie, le coche qui fait le service de la malle a été renversé. La rafale a été d'une violence extrême sur une partie des Bayous Rouge et des Glaises, mais aucun détail ne nous en est parvenu.

L'*Advertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 9 mai :

La pluie de mercredi semble avoir été générale. C'est la plus abondante que nous ayons eue cette année. Il est à craindre qu'elle n'ait causé quelque dommage aux jeunes plantes. On nous affirme que, dans le nord de la paroisse, le maïs a beaucoup souffert. Cependant nous nous attendons à une magnifique moisson. A quand la fabrique d'huile dont on nous promet depuis si longtemps, la construction ?

—Mercredi, pendant l'ouragan, le vieil apprenti du charpentier, attenant au grand hangar du chemin de fer, a été démoli ; un mulet, qui s'y était abrité, a failli être écrasé, mais il n'a pas été dangereusement blessé. Nous allons avoir, nous dit-on, un atelier du chemin de fer pour les réparations du matériel.

Le *Courier*, Opelousas, paroisse St. Landry, du 9 mai :

Le mois de mai s'est ouvert avec une forte averse, qui a eu lieu le mardi matin, mais le reste du jour a été assez agréable ; le ciel s'était rasserené. Le 4, de nouvelles ondées, mais locales, cette fois, et qui ont duré deux grands jours, se sont terminées par une pluie torrentielle, mercredi dernier.

Ordinairement, le mois de mai est sec. Celui que nous traversons est plus vieux et pourrait, s'il continue, comme il a commencé, mettre nos récoltes en danger. Les fermiers ont déjà en beaucoup de peine à débarrasser des mauvaises herbes les champs envahis ; ils en ont encore pour quelques jours de travail mais il faut pour cela que le ciel leur prête un peu de répit.

Les secondes coupes ont repoussé toutes les combinaisons se heurtent tous les discours portaient possibles. La carte de l'Europe est pommée barbouillé sont dans le cabinet, dans les salons et dans les salles. Pour quoi ? Par quoi ce, comme probable la guerre entre l'Angleterre et la Russie, et qu'un événement de cette nature est bien propre, si, ne la rend hypothèse, à donner la bande à tous les esprits à les exciter à les exalter à les inquiéter, elles attiser. Cela dépend de la nature de l'acteur.

Pour moi je sens parmi les impulsions l'excitation de la guerre me passer et en effet vraisemblable et encore plus surtout probable. Je cette opinion m'est exclusivement personnelle. Il ne s'agit ici ni de l'opinion mais je la tenons pour les trois toutes les personnes qui ont suivi de près quelque année l'histoire diplomatique de l'Europe et qui en connaissent le sujet les les plus. On tient à la guerre parce qu'on sait comme que M. de Bismarck la désire. Le discours prononcé par le sous-secrétaire d'Etat de Prusse. Nous lisons tous les jours avec curiosité et avec anxiété les journaux allemands qui reproduisent le moins la pensée diplomatique du chancelier. Nous les lisons tous d'ailleurs, et vous savez que ces journaux allemands depuis le premier jusqu'au dernier, sont admirablement embrigadés au point de vue de la politique extérieure et qu'ils obéissent ou devraient aux moindres suggestions. De la presse allemande, et tant avec une unanimité qui est impossible de n'être pas frappé. Au moment où la presse de l'autre côté semble traite de la guerre, à l'horizon en examine les causes, en calcule les conséquences, seule la presse allemande se contente de donner des nouvelles brutales et s'abstient de les apprécier. Il est clair que M. de Bismarck se tient sur une extrême réserve. Peut-être se garde-t-il d'indiquer une opinion de peur que des esprits trop prompts ne la prennent pour un conseil. Cela est arrivé. Quoi qu'il en soit il n'est pas de directive d'où tient mais personne n'est sûr qu'il agisse pas.

Nous trouvons, dans une lettre de Rome, du 25 avril, de M. R. de Monferrier, au même journal, une nouvelle qui est accompagnée de détails bien plus complets que ceux que nous avons donnés d'après une dépêche antérieure de nos journaux de Paris.

Le Popolo romano — dit le correspondant — publie ce matin un article fort important sur lequel il appelle l'attention par une disposition typographique insolite. Cet article évidemment officieux a pour but de faire ressortir l'Italie n'a aucune ouverture à l'Angleterre pour la remplacer en Egypte et que, en cas de conflit elle se gardera bien de donner à la Grande Bretagne un appui direct ou indirect.

Je n'ai rien à ajouter à tout ce que vous reporte que tant que l'Europe ne sera en quelle est l'Italie ne se séparera jamais sérieusement de l'Allemagne. Or, il est clair que ce moment c'est du côté de la Russie qu'il faut chercher. Il a vu de quelques lignes de la Norddeutsche Allgemeine Zeitung pour protester les déclarations nettes et précises du Popolo romano.

Nous sommes, sous ce rapport, dans un état d'infériorité malheureusement trop réel. Inutile même d'insister sur le fait, tant il est évident.

Ce ne sont pourtant pas les occasions qui nous ont manqué pour nous faire connaître. Mettons de côté, pour le moment, le Texas, l'Alabama, nos voisins ; ne nous occupons que de la Floride.

Nous sommes cent fois mieux situés qu'elle pour conquérir la renommée, la popularité ; nous nous en trouvons pas, comme elle, relégués dans un coin du Continent, entourés d'une mer houleuse et de récifs perfides qui rendent l'accès du pays extrêmement dangereux. Nous sommes sur la grande route du commerce, et notre port est un des plus vastes, des plus sûrs qu'il y ait. Nous sommes le grand, le seul point intermédiaire entre les deux Continents qui forment le Nouveau monde. En vain, vous en chercheriez un autre, vous ne le trouveriez pas, on ne refait pas la carte, et il n'existe qu'un Mississippi. Il est si vrai que nous sommes le trait d'union naturel, forcé, entre le Nord, d'un côté, et l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud, de l'autre, quequand il s'est agi d'ouvrir une grande Exposition dont le but avoué était d'établir d'étroites relations industrielles et commerciales entre toutes ces contrées, c'est nous qu'on a choisis pour en être le siège. Ce choix, nous ne le devons ni aux sympathies de ceux-ci, ni aux préférences de ceux-là, mais à notre situation exceptionnelle, aux privilèges merveilleux qu'elle nous donne —privilèges qu'on peut nous envier, mais qu'on ne songe pas à nous contester.

Si donc nous ne sommes pas suffisamment connus, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous avons montré une apathie vraiment déplorable. Tandis que les autres Etats allaient solliciter les étrangers, nous attendions que les étrangers vinssent à nous ; tandis qu'ils faisaient mille démarches, mille avances, qu'ils ne reculaient devant aucune dépense, pour attirer immigrants et capitaux, nous nous croisions les bras, en attendant

Nous extrayons les passages suivants d'une correspondance particulière adressée, de Rome, 16 avril, au *Temps* :

L'activité est incessante dans l'armée italienne pour améliorer et compléter. Et cependant elle est peut-être plus grande encore dans la marine. Il n'est pas un Italien qui ne connaisse le mot de Napoléon : "L'Italie ne sera grande que par sa marine", et les orateurs parlementaires ne se font pas faute de le citer à tout propos. De bonne heure, le jeune royaume a donc porté toute son attention de ce côté.

Je l'ai dit, en un quart de siècle, il a dépensé un milliard pour devenir une grande puissance maritime. Ayant la chance d'avoir tout à créer, il est allé au plus grand du premier coup. Il a d'abord imaginé les cuirassés du type *Duilio* et *Dandolo*, les plus vastes machines de guerre qu'on eût encore vues sur mer ; puis, l'artillerie faisant des progrès en même temps que les cuirasses et les torpilles ont été inventées, les ingénieurs italiens se sont dépassés eux-mêmes en imaginant le type sur lequel a été construit l'*Italia* et le *Lepanto*, plus vaste encore que le *Duilio* et le *Dandolo*. Trois autres cuirassés du même genre sont sur les chantiers, de sorte que dans quatre ans l'Italie aura sur la mer les sept plus grands navires de guerre qui soient au monde.

La cuirasse en acier de 48 centimètres d'épaisseur du *Lepanto* a été commandée à la maison Schneider, du Creuzot, qui la construira en France. La cuirasse de la même force de l'*Andre Doria* a été commandée à la même maison, mais avec la condition de la construire à Terni, où le gouvernement italien crée un grand établissement métallurgique en profitant des célèbres chutes de ce nom. Les contre-maîtres et les ouvriers français, apportant leur outillage et travaillant sous les yeux des contre-maîtres et ouvriers italiens, les formeront, et, après cet apprentissage, le gouvernement espère pouvoir se passer de l'étranger. Chacune de ces cuirasses coûte trois millions et demi.

Les grands cuirassés sont armés de canons de cent tonnes, dont la charge en poudre pèse 350 kilogr., et qui lancent des projectiles de 950 kilogr., avec la plus forte vitesse initiale que l'artillerie de terre ait pu jusqu'à présent. La maison Armstrong de Londres, les fournissait jusqu'à ce jour. Le gouvernement italien a pris aussi avec elle des arrangements pour transporter son industrie sur le sol italien. Sous la promesse de commandes de travaux qui atteindront au moins 14 millions, elle s'est engagée à installer à Pozzuoles, sur la baie de Naples, des ateliers où elle exécutera désormais en employant pour les deux tiers des ouvriers italiens. Par un arrangement en tout semblable, la maison Penn, à laquelle le gouvernement italien a demandé jusqu'à présent les plus marbres de ses cuirasses, va installer une succursale à Castellamare, sur un autre point de la baie de Naples. Il va de soi que ces deux établissements de Pozzuoles et de Castellamare deviendront complètement italiens aussitôt que ce sera possible.

En temps de paix, l'armée compte 150,000 hommes sous les drapeaux, sur le pied de guerre, ce chiffre s'élèverait avec les douze corps d'armée de 36,000 hommes et les régiments alpins, qui sont indépendants, à 750,000 hommes environ de première ligne. Viendraient ensuite, par derrière, la milice mobile, qui équivaut à notre réserve, et la milice territoriale, qui équivaut à notre armée territoriale. Ce que je viens de dire donne, je crois, une juste idée du parti que ont été faits pour porter ces troupes au plus haut point de perfection théorique.

Nous lisons, dans le *Temps* du 27 avril :

Saluons la journée d'hier comme un heureux présage. Les trois élections sénatoriales qui avaient lieu dans la Charente, les Deux-Sèvres et les Basses-Pyrénées ont été trois victoires pour la République.

Ce résultat, dans trois départements au sujet desquels la réaction avait compté les meilleures espérances, aura sans doute pour effet de la mieux éclairer sur les vrais sentiments du pays, et de dissiper les illusions qu'elle se plaît à nourrir. Nous ne tous temoignons point quand nous espérons que les élections de circonstances tout à fait exceptionnelles, par des raisons politiques le succès récent des monarchistes dans deux ou trois élections de conseillers généraux.

Ils s'étaient grisés d'une bonne fortune inattendue et se leurrent. Ils voyaient et montraient la nation irritée contre les institutions, prête à en lever pour les renverser. Les gens qui la République étaient comptés, elle ne paraissait pas se prononcer pour l'autre. Eh bien, tout le pays vient de prononcer. Les élections d'hier vont contrarier les prophéties de l'impure ou de la royauté : elle feront leurs calculs et a ajouter encore une fois leurs espérances.

Il est, en effet, dans ces scrutins, semble être rien pour rendre les échecs plus grave. Constatons d'abord que parmi l'union s'était faite entre les diverses fractions hostiles à la République. La fameuse union conservatrice, s'est ironiquement dénommée, s'est vantée, a fait la Gironde, les bonapartistes s'étaient ralliés à la droite, les ducs, et, dans les Basses-Pyrénées, les royalistes, au général Boulanger. La haine du régime aurait dû faire oublier à tous et leurs différences et leurs rivalités. Ajoutons que la réaction avait heureusement choisi ses candidats, que tous avaient en une situation très forte dans leur département ou une grande notoriété. Malgré ces avantages, la cause de la réaction a subi une défaite complète et les candidats républicains ont passé à une très grande majorité.

Si l'on se demande maintenant à quoi tient ce consolant triomphe, il nous semble qu'il faut le rapporter à deux causes : d'abord au fait que la question a été simplement et nettement posée entre la République, et, en second lieu, au scrutin de liste dans les fois qu'on réussira à dissiper les équivoques, à écarter les discussions secondaires, et qu'on mettra le public en demeure de prononcer entre l'empire ou la royauté d'un côté, et la République de l'autre, la réponse sera certaine et péremptoire. Aussi, comprenons-nous très bien que les journaux de la réaction fassent tous leurs efforts pour embrouiller le débat, pour voiler ce point capital, et s'irritent contre ceux qui le ramènent sans cesse sous les yeux des électeurs.

Ajoutons, à l'honneur du scrutin de liste, que plus est étendue la portion du pays consultée et mise en mouvement, plus est nette et décisive la réponse qu'il fait entendre. Depuis le scrutin national, quand il s'agit de nommer des conseillers généraux, dans des élections où la politique joue toujours un mince rôle, les monarchistes peuvent compter encore quelques succès. Ces succès sont déjà plus rares avec le scrutin d'arrondissement. Le scrutin de liste leur sera plus funeste encore, précisément parce qu'il est le vrai scrutin politique, et que toute autre question que la question politique disparaît alors aux yeux des électeurs.

L'expérience que nous empruntons aujourd'hui a été faite sans doute par le scrutin sénatorial, qui représente le suffrage universel à deux degrés. Mais elle ne doit pas être bonne moins instructive. Il nous paraît que si les républicains ne se divisent pas les détails, ils jouent au pays la véritable question qui est entre la monarchie et la République, la réaction aura encore moins à se féliciter de son sort dans les élections des députés que dans celles des sénateurs.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Une Erreur Très Commune.

Depuis des jours, beaucoup de dames qui ont visité l'exposition particulière de "Clark's O. N. T." en trouvant comme échantillon une bobine de coton "O. N. T." disent qu'elles font ou ont fait usage du coton "O. N. T." et quand les agents préposés à l'étalage leur demandent si la bobine est noire ou blanche, elles répondent invariablement que la bobine est noire.

Les fabricants de coton "O. N. T." se doivent à eux-mêmes et à leurs concurrents de déclarer que le coton "O. N. T." en bobine de Clark O. N. T. est enroulé autour d'une BOBINE BLANCHE et qu'il n'a jamais été enroulé autour d'une bobine noire. Les dames voudront bien remarquer que le coton en bobine de Clark "O. N. T." est enroulé au tour de bobines BLANCHES, et que l'étiquette du baut, sur chaque bobine, porte ces lettres O. N. T. Toutes les bobines ne répondant pas à cette description sont fausses.

Police correctionnelle.

—Eh bien, Vadrouillard, encore arrêté sous l'inculpation d'ivrognerie ?

—Oui, mon président.

—Mon président, tous vos savants disent qu'elle ne vaut rien.

Entre littérateurs :

Enfin, mon ami, quel ouvrage à fait Léon Lay pour se présenter à l'Académie ? soit en littérature soit en philosophie ?

—En philosophie !..... La philosophie des religions : il a écrit sur la conversion.

Rencontré hier le marquis de Kalinaux, un paquet sous le bras.

—Que portez-vous donc là, cher marquis ?

—Un manuscrit.

—Un manuscrit !

—Oui, je vais chez mon éditeur pour publier mes mémoires posthumes.

Ulcères et Catarrhes Chroniques.

Mme Christian Jelle, de Carondelet, St-Louis, Missouri, âgée de soixante-trois ans, avait à la jambe un ulcère chronique qui coulait depuis quarante-trois ans. Pour nous servir de son langage "elle avait essayé tous les médicins" sans obtenir le moindre soulagement. Deux de ces derniers, rangés parmi les plus éminents, lui conseillèrent, comme unique moyen de sauver sa vie, de faire amputer la jambe malade au-dessous du genou. Elle souffrait d'une démangeaison insupportable, que remplaçait bientôt une douleur cuisante, de telle sorte qu'elle ne comptait plus que sur la mort pour la délivrer de ses tortures. Il lui était impossible de dormir ni de se reposer. Le 21 mars de la présente année, elle commença à employer le PERUNA du Dr. Hartman, et aujourd'hui la jambe est parfaitement guérie, la vieille dame dit qu'elle a plus dormi pendant les trois derniers mois qu'elle ne l'avait fait durant les quarante-trois années précédentes.

Mlle Alice Brady, d'East St-Louis, Illinois, souffrait depuis cinq ans d'une ophthalmie catarrhale. Le 27 avril, elle se confia aux soins du Dr Hartman. Pendant toute l'année précédente, elle avait été soignée par deux des meilleurs oculistes de la ville, mais tous leurs efforts avaient échoué. Un mois après avoir été soignée par le Dr Hartman, qui employait le PERUNA, ses yeux étaient presque entièrement guéris, et, selon ses propres paroles, ce dernier a fait plus pour elle dans ce court espace de temps que les oculistes pendant toute une année. L'agent vainqueur est bien entendu, le PERUNA.

Mlle Annie Baker, First Avenue, Milwaukee, écrit : "C'est avec le plus vif plaisir que je recommande le PERUNA de soulfrais de l'asthme depuis des années. On m'engagea à essayer le PERUNA. Ce médicament m'a promptement soulagée, et l'usage que je continue a en fait prendre les accès de moins en moins fréquents et plus faibles ; je persuadée maintenant que je serai bientôt complètement guérie."

Walker Brothers, pharmaciens, Batavia, O., écrivent :

"Dr S. B. Hartman, Columbus, Ohio. Cher Monsieur—Il y a environ deux semaines, j'ai eu connaissance d'un cas très particulier, et après quelques questions posées à la malade, j'ai compris qu'il s'agissait d'un fort mauvais catarrhe de l'estomac qui durait depuis plusieurs ans. La pauvre femme avait consulté tous les médecins qu'elle avait pu voir ; elle prétendait avoir essayé votre PERUNA et votre MANALIN. Elle avait des spasmes tous les trois ou quatre jours ; ils cessaient à la cinquième dose, et ils ne sont plus depuis revenus."

W. M. Griffith, Ashland, Ky., écrit : "Des grands ulcères qui s'étaient déclarés à la suite d'une rougeole sont complètement guéris. L'enflure, la douleur et la démangeaison ont disparu, la santé est guérie, et je suis parfaitement bien. Le PERUNA est un merveilleux remède."

Décédés hier à 11 heures A. M. PAULINE COENIER âgée de deux mois fille d'Henri Coenier et de Louise Mollet. Les amis et connaissances des familles Coenier, Assez et Leroux sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 4 heures de la maison mortuaire de la Louisiane, rue Dauphine et Lafayette.

Décédés hier à 11 heures A. M. [illegible] âgée de 26 ans Dame EULALIE VALLET [illegible] de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Grant, Jean Marie Grant, [illegible] Jean Baptiste Grant, [illegible] sont priés de assister aux funérailles qui auront lieu cette après-midi à 4 heures de la maison mortuaire de la Louisiane, rue Dauphine et Lafayette.

Décédés hier à 4 heures P. M. [illegible] de 30 ans [illegible] de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Boulas et Despax sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 4 heures. Le convoi partira de la maison mortuaire, rue Amour entre Columbus et St. Antoine.

**Salle de l'